

QUEBEC WOMEN'S WRITING AND FILMMAKING INTERNATIONAL CONFERENCE
 Wednesday 17-18 May 2013, Room 246, Senate House

D'Antigone à Sappho-Didon Apostasias:

Repenser l'identité tragique des filles dans la littérature des femmes au Québec

Par Valérie LEBRUN

RÉSUMÉ

Dans le roman *Ça va aller* de Catherine Mavrikakis, la narratrice Sappho-Didon Apostasias écrit, dans une dernière lettre qu'elle adresse à sa fille:

Tu décideras. Ton destin, tu l'écriras dans les mots que toi-même tu auras choisis. Tu ne seras pas une héroïne dont la vie est déjà toute écrite. Tu t'inventeras. Il y aura mille façons pour toi de lutter. Tu trouveras. Là-dessus, chacun doit mener son combat comme il l'entend.

Considérant l'histoire d'une certaine littérature engagée écrite par des femmes au Québec, il est difficile de ne pas entendre la charge féministe d'une telle affirmation dans l'œuvre de Mavrikakis. En effet, cette nécessité de « décider », « d'écrire », de « choisir », de « s'inventer », de « lutter » et de « trouver » demeure, malgré le temps qui passe, le moteur même d'un grand rêve féministe. En ce sens, l'œuvre de Mavrikakis est truffée de références à des voix de femmes importantes dans le paysage littéraire québécois. Parlant de Anne-Marie Alonzo, Nicole Brossard et Martine Audet, la narratrice de *Ça va aller* affirme que « [c]e sont des grands écrivains. Des grands écrivains qui écrivent bien, qui écrivent grand. » S'érige dès lors non seulement un désir de filiation avec des œuvres ayant été perçues comme radicales, mais aussi une volonté de transmettre à nouveau, et autrement, le rêve d'une communauté de filles qui sauraient imaginer de nouvelles alliances sociales. Or, ce souci de réinvestir le champ de la littérature à travers l'exercice d'une voix féminine et radicale se traduit explicitement dans le roman à partir d'une réappropriation de la figure d'Antigone. Cette communication proposera donc de montrer comment, d'Antigone à Sappho-Didon Apostasias, il est possible de repenser l'identité tragique des filles dans la littérature québécoise de manière à en dégager une vision de ce que nous souhaitons appeler le féminisme tragique. Pour saisir le futur des filles tel que les romans de Mavrikakis l'imaginent, il nous paraît toutefois nécessaire de revenir aux œuvres fondatrices de la pensée féministe québécoise. C'est donc en écho à l'œuvre incontournable de Louky Bersianik que nous mettrons à l'épreuve cet idéal de « faire de l'écriture un rapport amoureux, à ras-du-corps, un raccord entre le corps du passé et celui du désir d'à présent pour créer une mémoire utilisable¹ » et d'« apprendre à devenir ce qui n'a jamais été [...] »². Ainsi, l'un des objectifs de cette communication sera de faire entendre la voix novatrice de Mavrikakis dans le paysage littéraire, mais surtout de réfléchir à la portée d'une littérature à la fois tragique et radicale à l'heure actuelle.

¹ Louky Bersianik, *La Main tranchante du symbole*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1990, p. 249

² Louky Bersianik, *L'Archéologie du futur*, Montréal, Éditions Sisyphe, 2007, p. 135

D'Antigone à Sappho-Didon Apostasias :
Repenser l'identité tragique des filles dans la littérature des femmes au Québec
 par Valérie LEBRUN (Université du Québec à Montréal)

Dans le roman *Ça va aller*³ de Catherine Mavrikakis, la narratrice Sappho-Didon Apostasias écrit dans une dernière lettre qu'elle adresse à sa fille :

Tu décideras. Ton destin, tu l'écriras dans les mots que toi-même tu auras choisis. Tu ne seras pas une héroïne dont la vie est déjà toute écrite. Tu t'inventeras. Il y aura mille façons pour toi de lutter. Tu trouveras. Là-dessus, chacun doit mener son combat comme il l'entend. (ÇV, 151)

Considérant le poids d'une certaine littérature engagée écrite par des femmes dans le Québec des années soixante-dix et quatre-vingt, il est difficile aujourd'hui de ne pas entendre la charge féministe d'une telle citation dans l'œuvre de Catherine Mavrikakis. En effet, ce sur quoi insiste la narratrice de *Ça va aller* n'est pas anodin. Elle dicte à sa fille l'importance de « décider », « d'écrire », de « choisir », de « s'inventer », de « lutter » et de « trouver » : ce qui m'apparaît d'emblée et ce, malgré le temps qui continue de passer, comme étant le moteur même d'un grand rêve féministe initié au Québec par des écrivaines comme Nicole Brossard, France Théoret et Louky Bersianik. Cela dit, parce que l'œuvre de Mavrikakis est grande et s'impose désormais dans le paysage littéraire québécois, je ne m'attarderai pas à relever les échos ou les liens qu'elle tisse avec les textes fondateurs de la pensée féministe du Québec. Si Sappho-Didon Apostasias se double du désir de faire dévier la filiation quand elle dit qu'elle va « se mettre à lire des grands écrivains. Pas les ratés de la littérature. Du Anne-Marie Alonzo, du Nicole Brossard, du Martine Audet [...] des grands écrivains. Des grands écrivains qui écrivent bien, qui écrivent grand. » (ÇV, 33), je souhaite réfléchir à la façon dont les personnages de filles chez Mavrikakis, un peu comme

³ Désormais, les références à ce roman se feront dans le corps du texte à l'aide du sigle ÇV suivi du numéro de page.

les narratrices chez Brossard, Théoret ou Bersianik, arrivent justement à créer une communauté de filles.

Je dis « communauté » mais je préférerais emprunter l'expression de Louky Bersianik qui, dans son livre *La Main Tranchante du symbole*, parle de ses propres narratrices comme d'une « constellation de corps hystériques⁴ ». Cette idée de la constellation me semble en effet plus appropriée parce qu'elle permet de penser les filles ensemble autrement que par leur homogénéité. C'est-à-dire que si les filles chez Mavrikakis parlent souvent des mêmes choses, elles ne les disent pas en même temps. Comme les étoiles, elles brillent, mais par intermittence : dans un mouvement commun dont l'après-coup rend possible l'invention d'une constellation. Je dois toutefois souligner que l'idée de la constellation n'évince pas complètement celle de l'homogénéité au sens où il existe entre les filles un pouvoir d'attraction, une influence, mais surtout une force autonome et solitaire qui leur permet de parler, de dire, de cracher et de crier chacune pour soi. Survient dès lors au cœur de la constellation des filles une force contradictoire qui serait, à mon avis, soutenue par la tension qui unit la porosité et la résistance des sujets tragiques. C'est donc à partir de cette tension, pour ne pas dire sur elle, ou en elle, que je veux repenser au féminisme tel qu'il se trame dans l'œuvre de Catherine Mavrikakis à travers l'identité tragique des personnages de filles.

Je dirais pour commencer que le féminisme dans les romans de Mavrikakis se définit pour moi comme la reconnaissance de ce qui reste encore à faire : à faire pour que le

⁴ L. Bersianik, *La Main Tranchante du Symbole*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, p. 226

véritable projet de recommencement, de renouveau, ne puisse se penser qu'à condition de rester hantée, marquée et motivée par un passé qui ne passe pas, et par un avenir dont la plus grande force serait, justement, à venir. Comme moi, les filles de Mavrikakis ne croient pas en la facilité d'une *tabula rasa*. Et même si souvent, elles sont seules, les filles savent que le combat commence toujours dans le constat de cette solitude-là. Dans ce que la solitude génère d'impuissance, de peur, mais aussi d'affranchissement et de possibilités infiniment changeantes, et nouvelles.

Une solitude qui reste malgré tout, mais malgré laquelle on en vient quand même à implorer, comme le fait Flore Forget à la toute fin du roman *Fleurs de crachat*⁵, que le manège infâme ne s'arrête pas.

Cela dit, j'ai souvent pensé, mais je ne suis certainement pas la seule, à la fille comme un seuil. Non pas dans la promesse de son devenir-femme, mais comme de quelque chose impossible à franchir, à dépasser, à comprendre complètement : l'espace d'où parle la fille n'étant jamais fixe, fixé ou figé. Ainsi, aux yeux du monde, la fille comme le féminisme repose sur la crainte de sa propre précarité. Nourrie d'un sentiment d'urgence, la fille devient à elle seule son propre lieu de ralliement politique. Les questions la traversent, les doutes aussi. Puis, si elle en vient rapidement à admettre l'absence de certitudes, elle consent chaque fois un peu plus fort au pouvoir de la contradiction. C'est d'ailleurs autour de la contradiction et de la démesure que se construit le discours de ces filles tragiques qui m'intéressent. J'y reviendrai.

⁵ Catherine Mavrikakis, *Fleurs de crachat*, Montréal, Leméac, 2005, 199 p.

Pour l'instant, j'aimerais rappeler ce qu'écrit Hélène Cixous dans *Le Rire de la Méduse* quand elle parle de la femme comme de celle qui toujours arrive vivante. En fait, Cixous affirme que « nous sommes au commencement d'une nouvelle histoire, ou plutôt d'un devenir à plusieurs histoires se traversant les unes les autres.⁶ » (p. 49) Or, j'ai envie qu'on en arrive à penser la fille comme celle qui précède le commencement. Comme celle qui donnerait à penser un éternel recommencement et qui ne serait jamais tout à fait là, pas tout à fait vivante justement.

C'est donc ici qu'arrive l'Antigone du titre de la présente communication. D'Antigone à Sappho-Didon Apostasias, j'ai voulu me pencher sur l'identité tragique des filles. De ces filles pour qui tout serait à chaque seconde sur le point de changer, de dériver, de glisser, de prendre un virage abrupt et de nous mener là où on ne s'y attendait pas. On a dit d'Antigone qu'elle était la fille des toutes les filles. La première fille. Je reviens à elle aujourd'hui non seulement parce qu'elle hante l'œuvre de Mavrikakis, mais aussi parce que malgré le temps, malgré les héritages et les traditions qu'on a tenté de lui faire porter, Antigone est celle qui est encore là. Comme intacte, malgré les réécritures et les innombrables interprétations. En incarnant à la fois quelque chose d'un temps révolu, et d'un temps qui tarde encore à venir, Antigone est à la fois un modèle et un contre-modèle pour les filles. Et ce, même si elle ne leur apporte ni réponse, ni marche à suivre. Antigone, de par sa posture de sœur, d'amoureuse, de fille fidèle et rebelle, multiplie les tentacules de son discours. A-t-elle tort? A-t-elle raison? Peu importe. Le débat qu'elle provoque est ailleurs. Quelque part entre l'impossibilité de prendre position et la nécessité de ne jamais

⁶ Hélène Cixous, *Le Rire de la méduse : et autres ironies*, Paris, Galilée, 2010, p. 49

arrêter d'y penser. En ce sens, Antigone n'est plus seulement celle qui reste, elle est un reste en soi. Un reste de la grandeur mythique, tragique. Un reste du passé auquel s'accroche les filles dans le présent comme si c'était la seule manière de réinventer l'avenir.

Or, les narratrices des romans *Ça va aller* et *Fleurs de crachat* refusent chacune à leur manière de n'être ou de ne devenir que de nouvelles Antigones. Celle de *Ça va aller* dira d'ailleurs : « Je suis Sappho-Didon Apostasias, cela suffit, non? » (ÇV, 27) Elle dira aussi :

Je m'appelle Sappho-Didon Apostasias [...] Je suis pas un personnage de roman : je suis un mythe, je suis des légendes, je suis à moi seule le génie de la poésie grecque et un opéra anglais, je suis l'éternité [...] Je suis Sappho-Didon, tu comprends? Tu dois comprendre ; tu as lu Virgile, non? Je suis Didon et j'attends Énée. Je me suiciderai et je passerai à l'histoire.
(ÇV, 14)

Il me semble moins entendre en cette dernière phrase la menace que la promesse. Une promesse d'amour qui reposerait, mais toujours en déséquilibre, sur la confiance que se voue le sujet tragique face à la mort. Comme le dit Antigone au roi Créon dans la pièce de Sophocle :

Que je dusse mourir, ne le savais-je pas? et cela, quand bien même tu n'aurais rien défendu. Mais mourir avant l'heure, je le dis bien haut, pour moi, c'est tout profit : lorsqu'on vit comme moi, au milieu des malheurs sans nombre, comment ne pas trouver profit à mourir? Subir la mort, pour moi n'est pas une souffrance.⁷

Antigone dira aussi, peu avant de mourir, qu'elle est de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent. Si ce lien entre la mort et l'amour m'a permise au début de mes recherches à essayer de comprendre le tragique, je dois avouer qu'il m'apparaît désormais impossible de ne pas passer par ce lien pour arriver à définir ce que serait ou pas la fille tragique. Bien que

⁷ Sophocle, *Antigone*, Paris, Gallimard, 1962, 155 pages

pour certains, le tragique se limite à la fatalité, à la mort, et à la tristesse ou au vide qui suit certain moments difficiles, le tragique est souvent confondu avec le dramatique : à ce qui paraît grave, souvent injuste. Or, le tragique est plus qu'une simple conséquence de la mort. Il en est le face-à-face, le tête-à-tête. Le tragique, comme Antigone, continue d'exister chez les filles par l'urgence que la mort instaure dans le temps présent. Une urgence qui passe à la fois par le geste – celui de la rupture – et par la langue – celle de l'excès et de la démesure – pour que rien ne s'arrête... Du moins, pas tout de suite, pas encore.

Le tragique deviendrait donc l'élan par lequel les filles en viendraient à ne plus croire aux limites. À ces limites qui sont les leurs, mais davantage encore à celles qui leur sont imposées par les autres. Néanmoins, une telle entreprise d'abolition, pour ne pas dire de démolition, me semble pertinente seulement si elle convoque un certain désir de réinvention. Chez Mavrikakis, un tel imaginaire se déploie bien sûr à travers la construction mythique des filles.

Cela dit, malgré le sacrifice et le sabotage des structures qu'opèrent les narratrices, ces dernières n'agissent que très rarement pour elles-mêmes. Dans *Ça va aller*, par exemple, Sappho-Didon Apostasias dira à propos de sa fille :

J'ai envie qu'elle réfléchisse à ce qui n'est pas encore, qu'elle invente ce qui viendra, qu'elle complote contre le banal et qu'elle réintroduise la faute d'orthographe, la faute de goût et le mauvais accent [...] Elle va apprendre à la triturer, sa langue, à la frotter au corps de l'autre. Elle va célébrer la folie du langage. Elle va aimer Joyce et Guyotat. La langue qui rugit, qui s'affole, qui devient folle [...] Je veux plus. Je veux l'impossible. Pas pour moi, pour ma louve. (ÇV, 142)

Animée par un désir intense d’agir dans le présent pour que s’opère une brèche dans l’avenir, Sappho-Didon Apostasias ne cesse jamais de creuser les contradictions de la langue, ses aberrations, ses redondances et ses multiples possibilités de répétitions. Et c’est exactement là que prend tout son sens la réinsertion du mythe, du tragique, dans la littérature contemporaine.

En fait, si le mythe s’impose, entre autres, comme une manière de comprendre le monde, il permet aussi de croire à la possibilité de refaire le monde. À une époque où tout se pense à l’aune du *post* – postféminisme, postmodernité, etc. – comme si tout était déjà fini, le mythe en vient à donner l’illusion que tout est encore à venir, tout juste sur le point de commencer pour de bon. Le mythe ne fait pas que mettre à mort le temps, il joue avec lui. Il en brouille les limites. Comme le réclame à son tour Louky Bersianik dans *La Main Tranchante du symbole* : « Il faut écrire pour une archéologie du futur, pour que la mémoire du futur s’inscrive dans le présent de façon à ce que le présent devienne une chose ancienne et dépassée.⁸ » Ce à quoi elle ajoute qu’il faudrait « faire de l’écriture un rapport amoureux, à ras-du-corps, un raccord entre le corps du passé et celui du désir d’à présent pour créer une mémoire utilisable.⁹ » Il me semble intéressant de considérer tous ces liens qui unissent la fille au tragique et au mythe à ce qui est attendu des filles à travers l’écriture. Que ce soit chez Mavrikakis ou chez Bersianik, l’appel que lancent les filles aux autres filles se décline plus souvent qu’autrement à travers cette nécessité d’écrire certes, mais surtout de réécrire. Réécrire ses propres mythes, ses propres histoires pour que jamais ne soient oubliées les filles. Pour que jamais les filles n’en viennent à s’oublier elles-mêmes. Et si le nom devient

⁸ Bersianik, p. 25

⁹ *Ibid.*, p. 236

dans le roman *Ça va aller* le premier espace ou le premier lieu d'une affirmation de soi, une telle affirmation irait chaque fois de pair avec la possibilité de ne pas y être fidèle. Comme l'explique Sappho-Didon Apostasias :

[...] les noms, c'est pas juste référentiel. C'est pas à chercher dans le dictionnaire. C'est pas juste ethnique, les noms. Ce sont aussi des rêves, ceux que d'autres ont faits pour nous. Des noms, cela ne veut rien dire, vraiment. C'est pas juste la marque du pays d'où tes parents viennent. On n'est pas les Nations unies. On est aussi des rêves faits de chair. Des noms, cela évoque. Un nom, c'est toujours mythique, c'est toujours grand, si on ne cherche pas seulement à voir le plus minable en lui. (ÇV, 140)

Or, même quand ils sont grands, complexes, mythiques, polysémiques et truffés de traits d'union, les noms des narratrices chez Mavrikakis s'arriment à l'Histoire. Ils évoquent à la fois le désir de la tordre en créant des amalgames qui n'existaient pas avant, et leur impossibilité à opérer une véritable *tabula rasa*.

Il y a ainsi chez Mavrikakis une emprise non seulement du passé, mais de la mémoire du passé. Sans passer en revue tous les spectres qui hantent son œuvre, je dirais que l'une de ses forces est d'arriver à rendre vivant le passé. À ne pas toujours donner raison à la mort. Puisque c'est exactement là que se produit le tragique : dans cette capacité à penser en dehors du cadre. À ne pas reconduire les mêmes impasses. À refuser de voir les impasses comme telles. Les filles chez Mavrikakis, parce qu'elles semblent prêtes à tout, se donnent ainsi le droit d'être infidèles et de déroger à ce qu'elles-mêmes s'étaient prévu pour qu'advienne, une fois encore, une dernière fois peut-être, la grandeur de ce qui n'est pas encore.

Avant de conclure, j'aimerais revenir au féminisme, à la place qu'il occupe dans mes recherches sur la littérature contemporaine des femmes au Québec et surtout au mouvement de spirale que l'héritage féministe crée dans l'œuvre de Catherine Mavrikakis. Si on a dit de la spirale qu'elle était une figure qui peut à la fois reproduire et décentrer le mouvement, le ressasser et l'ouvrir, je ne peux faire autrement que penser ma constellation de filles en lien avec lui. Je dois même avouer que le lien entre les deux me paraît désormais inévitable parce que c'est la rencontre de l'un et l'autre qui m'a permis de penser le point de contact qui se produit quand, à la rencontre de l'autre, j'en suis venue à m'écorcher un peu moi-même. Du tragique au féminisme, d'Antigone à Sappho-Didon Apostasias, j'ai pensé que le dépôt de mon mémoire de maîtrise avait signé un point de non-retour. J'ai eu peur de ne plus savoir quoi dire du tragique, quoi en faire. En fait, je crois avoir eu peur de ne plus savoir quoi faire *après* le tragique. Comme s'il fallait un jour en revenir du tragique de la même façon dont on nous dit chaque jour du féminisme qu'il faudrait bien en revenir... Alors que l'enjeu tiendrait plutôt à revenir sans cesse vers lui. En se faisant toujours la promesse que cette fois, ce sera la dernière.

Ainsi, affolée par la menace de voir s'effondrer sous mes yeux mon projet de thèse, j'en suis venue à réaliser que le tragique était à la littérature ce que la filiation et le sentiment amoureux étaient au féminisme : l'impasse, la difficulté, l'obstacle, le détour, l'absence de consensus, de compromis, mais surtout le point universel de ce qui nous lie les uns les autres, et ce, bien au-delà des catégories intersectionnelles, et vers lequel tous les discours, ou presque, convergent.

Je m'étais bien défendue, jusqu'à maintenant, de cette grande farce de l'amour et de son pouvoir transformateur. J'étais de celles qui pensaient que de l'amour, il n'y avait rien à dire. Du moins, rien de vraiment original ou de vraiment pertinent. Je me disais qu'au moins, la mort, ça faisait peur... que personne n'en était jamais revenu pour nous en raconter les déceptions, les trahisons, les peines, les cœurs mis de côté, les histoires avortées et les derniers regards, les derniers baisers qui restent bien trop longtemps dans la tête. Des rêves qui restent toujours là, quelque part derrière les yeux, accrochés au cœur par un fil qu'on ne veut pas couper. Et si de l'amour comme de la mort, on dit *pas tout de suite, pas encore, pas déjà*, jamais on n'entendra personne dire que sa propre mort lui a brisé le cœur, qu'il doit en faire le deuil, et que c'est terminé, qu'il ne prendra le risque de retomber... mort.

Alors, du pourquoi encore le tragique, j'en suis venue à me demander : pourquoi l'amour? Pourquoi *pas* l'amour? Les filles tragiques – celles que je continue pour l'instant d'appeler les filles d'Antigone dans le cadre de mon projet de thèse – sont pour moi ces filles qui malgré un discours commun de rupture, de réinvention et de mort n'échappent jamais tout à fait à la construction que font d'elles les autres. Que ce soit à travers la langue du père, celle de la mère, de l'amant ou de son enfant toujours à-venir, la fille d'Antigone se frotte à la langue des autres pour arriver à affiner la sienne, mais surtout, et c'est ce qui me paraît intéressant, à faire sienne la langue des autres.

En écho au titre du premier roman de Catherine Mavrikakis – *Deuils cannibales et mélancoliques* – roman qui a été publié pour la première fois en 1999 aux Éditions Trois,

force est de constater dans le travail de celle que je me plais à appeler la première ou l'avant-dernière fille d'Antigone, une façon de faire danser la littérature au rythme saccadé d'une rupture paradoxale qui unirait la bouche cannibale et le corps mélancolique. Dans le roman *Fleurs de crachat* dont il a été un peu question précédemment, on constate qu'entre la bouche qui « vomit des mots de feu¹⁰ » et celle dans laquelle « il fait bon promener longuement la langue et puis se balader entre deux bouchées de rognons et d'abats langoureux¹¹ » se dessine une confusion parfaite entre l'amour et la haine qui régissent, comme pour Antigone, l'existence des filles narratives de Catherine Mavrikakis.

Mais ce que j'aimerais faire voir, c'est que si Antigone a été perçue par une certaine pensée féministe comme la première fille à avoir tenter de mettre à mort le discours de l'autorité patriarcale, en s'opposant au roi, sa véritable réussite ne consisterait-elle pas à avoir semer le doute dans la cité. À avoir forcé les uns et les autres à se demander si le roi avait tort? S'il était possible que, cette fois, ce soit la fille qui ait raison?

¹⁰ Catherine Mavrikakis, *Fleurs de crachat*, p. 149

¹¹ *Ibid.*, p. 119

Je dirais en empruntant les mots de Mavrikakis qu'à l'instar d'Antigone, la pensée féministe contemporaine :

[...] frappe où elle peut, mais elle sait frapper. C'est pour cela qu'on l'admire, pour cela qu'on la hait. La pensée s'étonne de ce qu'elle étonne encore les jeunes et les moins jeunes. On la voit comme une vierge, une sacrée petite naïve avec des idéaux, elle qui, de la vie, ne sait rien, et que l'on peut rouler. Ou alors on la pense comme une vieille rouée, une intrigante perverse, une stratège fine. Elle n'en a cure. Que peut-elle ajouter? À elle, on s'habitue en ne s'accoutumant pas.¹²

C'est sur cette idée d'interrompre et de faire dévier le manège de la répétition que je souhaite conclure. Si on dit de l'Histoire qu'elle se répète, j'ai envie de voir comment la répétition des mythes – répétition au sens où en étant transmis d'une génération à l'autre, les mythes recommencent sans cesse, comme s'ils étaient condamnés à toujours répéter la même histoire – est compromise par la venue des filles. Les filles qui prennent la parole, qui se mettent à écrire, à faire du mythe, à inventer de nouvelles histoires dont la fin n'est jamais annoncée, me semblent réactualiser un débat que porte en lui seul le nom de la narratrice du roman *Ça va aller* de Catherine Mavrikakis. Elle s'appelle Sappho-Didon Apostasias. Et c'est en son nom que se fait entendre la capacité et la nécessité de ne pas être une seule fille à la fois. Comme le remarque Louky Bersianik dans *La Main Tranchante du symbole* :

La mémoire mythologique nous apprend aussi que c'est en groupes ou en couples que les femmes sont efficaces, témoin les sirènes, les Muses, les Ménades, les Gorgones dont l'une est la Méduse, les Grées, les Moires, les Parques, les Camènes, les Érinyes, les Euménides, les Amazones, les Lamies, Charybde et Scylla, Artémis et Atalante ou Diane en compagnie de ses nymphes chasseresses, Déméter et Perséphone.¹³

¹² C. Mavrikakis, « Le féminisme... et le reste. Petites réflexions paradoxales, hétérodoxes et misogynes sur les pensées orthodoxes », *Tessera*, dans le dossier « Misogynie/Misogyny », vol. 36, automne 2004, p. 5-8

¹³ L. Bersianik, *op. cit.*, p. 254

Ce que sous-tend un nom comme Sappho-Didon Apostasias, c'est que l'invention d'une constellation inédite de filles au sein de la littérature contemporaine des femmes est envisageable. C'est d'ailleurs pourquoi l'œuvre de Mavrikakis se situe au cœur de mes recherches : parce qu'en appelant à elle toutes les autres – autant celles venues avant elle que celles qui viendront encore après elle – elle se place stratégiquement au centre même de cette constellation qui doit se faire. D'Antigone à Sappho-Didon Apostasias, il est donc non seulement possible de repenser l'identité tragique des filles, mais il est surtout difficile de faire autrement. Je terminerai donc en citant une auteure qui se situe non loin de Mavrikakis dans ce dispositif constellaire qui m'intéresse. Il s'agit de Nelly Arcan qui, dans son roman *Putain* publié en 2001 aux Éditions du Seuil écrit : « Je mourrai de ce compromis que je ne veux pas faire [...] on finit tous par mourir de la discordance de nos amours. » Il me semble que c'est le refus du compromis amoureux qui empêche les filles d'aujourd'hui de rompre complètement avec Antigone.

Ne pas vouloir redevenir une Antigone, mais savoir comment faire pour inventer sa fille impossible. Une fille dont l'amour ne sauvera rien ni personne. Sauf peut-être elle-même.

Références

- BERSIANIK, Louky, *La Main tranchante du symbole*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1990.
 ———, *L'Archéologie du futur*, Montréal, Éditions Sisyphus, 2007.
 CIXOUS, Hélène, *Le Rire de la Méduse : et autres ironies*, Paris, Galilée, 2010.
 MAVRIKAKIS, Catherine, *Fleurs de crachat*, Montréal, Leméac, 2002.
 ———, « Le féminisme... et le reste. Petites réflexions paradoxales, hétérodoxes et misogynes sur les pensées orthodoxes », *Tessera*, dans le dossier « Misogynie/Misogyny », vol. 36, automne 2004, p. 5-8.
 ———, *Ça va aller*, Montréal, Leméac, 2005.
 SOPHOCLE, *Antigone*, Paris, Gallimard, 1962.